LE MYTHE DE DON JUAN DANS «*LES 20.000 FEMMES DE LA VIE D'UN HOMME*» DE GABRIEL OSMONDE

Lavinia SIMILARU
Lect.univ.dr. Universitatea din Craiova
lavinia_similaru@yahoo.es

Abstract:

Gabriel Osmonde is a pseudonym used by the writer of Russian origin generally known as Andrei Makine (but it's not his real name). He is a writer who likes to keep his mystery, since we never found in his books any autobiographical traces. He is a member of the French Academy. The Don Juan myth begins in the play *The Trickster of Seville*, commonly attributed to Tirso de Molina, but the author is a literary mystery. The myth experiences an extraordinary growth throughout the time and continues until the twentieth century with writers like Molière, Pouchkine, José Zorrilla, Montherlant, Ghelderode. During teenage years, the protagonist of the novel *The 20,000 women in the life of a man* by Gabriel Osmonde dreams of being a Don Juan, and he even mentions the name of the Spanish seducer. He thinks that there will be 20,000 women in his life. Later, the hero of Gabriel Osmonde becomes a literature teacher in a university and he realizes that having 20,000 women in his life is only an impossible dream, of course, and he seems the picture of Don Juan 20th century, when are written only parodies where Don Juan is old and ridiculous.

Keywords: literature, the myth Don Juan, Gabriel Osmonde.

1. Le mythe de Don Juan

Jean Rousset commence son *Mythe de Don Juan* avec ces lignes: «La question qui se pose en premier lieu est celle-ci: parlant de Don Juan, peut-on en parler comme d'un mythe? Il importe de la poser, pour deux raisons: l'incertitude, la fluidité de la notion même du mythe, la situation particulière de l'histoire qui se raconte depuis plus de trois siècles sur le Séducteur et l'Invité de pierre. On va le voir, la réponse, avant de se fixer, hésitera entre le oui et le non» (Rousset 1978).

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

Le concept de mythe a changé à travers le temps. C'est impossible de ne pas penser à la Grèce antique, mais on ne peut pas nier l'existence des mythes modernes.

L'histoire de Don Juan n'a rien à voir avec les mythes qui racontent une histoire sacrée,un fait primordial qui a eu lieu au commencement du temps, *ab initio*, comme soutienne Mircea Eliade dans ses œuvres *Le mythe de l'éternel retour, Aspects du mythe* et *Le sacrée et le profane*.

Roland Barthes aussi s'est posé la question: «Qu'est-ce qu'un mythe, aujourd'hui?» Et il s'est donné la réponse suivante, très simple, qui s'accorde parfaitement avec l'étymologie:

> Le mythe est une parole. (…) Naturellement, ce n'est pas n'importe quelle parole: il faut au langage des conditions particulières pour devenir mythe. (…) Mais ce qu'il faut poser fortement dès le début, c'est que le mythe est un système de communication, c'est un message. On voit par là que le mythe ne saurait être un objet, un concept, ou une idée; c'est un mode de signification, c'est une forme. Il faudra plus tard poser à cette forme des limites historiques, des conditions d'emploi, réinvestir en elle la société (Barthes 1957: 7).

À présent les définitions du mythe sont nombreuses et très variées. Mircea Eliade même admet qu'aujourd'hui un mythe peut être une construction de l'esprit qui ne se fonde pas sur la réalité ou une personne à qui on attribue des qualités exceptionnelles, comme Superman ou Marilyn Monroe.

De ce point de vue, Don Juan est un mythe. Un mythe littéraire, qui traverse les époques et les cultures, en attirant beaucoup d'auteurs par ses aptitudes hors de série. Et pas seulement, tout être humain le connaît et a une opinion sur notre héros.

La légende de *Don Juan* et du *Convive de pierre* est née en Espagne, au XVII-e siècle. La première fois que Don Juan apparaît dans le théâtre c'est dans la pièce *El burlador de Sevilla*, (*Le Trompeur de Séville*), pièce attribuée généralement à Tirso de Molina.

Don Juan comme personnage dramatique est inventé comme une leçon pour le public sévillan du XVII-e siècle, puisque Séville n'avait pas à l'époque la renommée de ville très pieuse.Tout au contraire, elle était le symbole du péché.

L'auteur du *Burlador* n'a eu qu'à chercher son modèle dans les innombrables oeuvres appréciées par le public pour y trouver son jeune libertin en éternelle révolte contre la morale, la religion ou l'autorité. Lope de Vega l'a mis dans plusieurs de ses drames, et les critiques espagnols ont pu dire sans exagération que chacun de ses amants était un Don Juan. Le même

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

personnage se retrouve chez Juan de la Cueva, chez Miguel de Cervantès, chez Calderón de la Barca, chez Tirso de Molina, sous des noms différents, mais sans jamais changer de caractère.

Parmi ces inoubliables figures de libertins et de révoltés, il en est trois plus représentatives. La première est celle du héros de la *Fianza satisfecha* de Lope, Leonido; la deuxième est celle de Leucino dans l'*Infamador* de Juan de la Cueva et la dernière est celle de Cristóbal de Lugo dans *El rufián dichoso* de Cervantès.

Le personnage le plus fameux du théâtre espagnol paraît destiné à constituer pour toujours une énigme. Alfredo Rodríguez López-Vázquez nous assure qu'on peut considérer la première pièce dont le protagoniste est Don Juan comme un véritable cas d'infortune littéraire (López-Vázquez 1992). On la conserve dans un texte incomplet et sous deux versions assez différentes: *El burlador de Sevilla* et *Tan largo me lofiáis*.

Il a été impossible d'établir la date de composition, on a proposé plusieurs années, surtout en pensant aux séjours de Tirso à Séville: 1616, 1618 et 1625. On croit communément que la composition originale du drame a eu lieu vers le commencement des années 1620. L'oeuvre n'est pas mentionnée dans aucune des cinq parties des oeuvres de Tirso publiées entre 1627 et 1636, ce qui est très étonnant et désappointe le chercheur.

L'auteur de cette pièce constitue un autre mystère. On l'a attribuée à Tirso de Molina, à Andrés de Claramonte, à Lope de Vega, à Calderón de la Barca, de façon que l'éclaircissement de la naissance de Don Juan est une longue histoire, jamais achevée. Alfredo Rodríguez López-Vázquez remarque que l'attribution classique à Tirso est basée sur l'autorité d'un typographe frauduleux de Séville de 1630 et mentionne une coutume des directeurs des compagnies théâtrales et des éditeurs de l'époque: on éditait les œuvres des auteurs obscurs tout en les attribuant à des auteurs plus connus, ou on représentait les pièces des premiers tout en les attribuant aux deuxièmes.

Francisco Márquez Villanueva pense que la pièce relève un créateur universel, ce n'est pas l'oeuvre d'un génie de deuxième ou troisième ordre et Tirso a eu de fortes raisons pour couvrir son identité. Ce critique espagnol ne doute pas que l'auteur soit Tirso, un moine qui s'est vu obligé à se protéger de son ordre, pas très favorable au théâtre. Francisco Márquez Villanueva ajoute que la pièce a aussi un contenu théologique.

Il faut admettre qu'on ne pourrait pas demander un auteur plus captivant pour le premier *Don Juan,* Tirso de Molina est aussi de fascinant que son héros. Gabriel Téllez (c'est son vrai nom) était un moine de l'ordre de la Merci. Il est né à Madrid, en 1584, selon le document de baptême, découvert par Blanca de los Ríos dans l'église San Ginés de la capitale

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

espagnole. Au-dessous du nom “Gabriel” on avait écrit quelques lignes, effacées plus tard, que l’investigatrice a cru pouvoir lire de la manière suivante: «Téllez Girón, hijo del duque de Osuna (Téllez Girón, fils du duc d’Osuna)». (Alborg 1993: 405). Mais cela n’est qu’une supposition; d’autre part, Juan Luis Alborg rappelle que les bâtards ne pouvaient pas être admis dans les ordres religieux sans une dispense préalable et ils ne pouvaient pas être promus. Et, dans les nombreux documents de Tirso, il ne s’agit jamais d’aucune dispense due à son état de bâtard. Il n’aurait pas pu se passer de la dispense sans s’attirer de graves sanctions.

On est obligé de reconnaître qu’on ne sait presque rien sur la vie de Tirso, son enfance et sa famille sont encore une énigme, malgré les efforts des chercheurs.

On a dit plusieurs fois que la vie de Tirso était promiscue, malgré sa condition, qu’il était un moine qui n’avait pas résisté aux tentations de la chair (il connaissait mystérieusement bien la vie nocturne de Séville), il a beaucoup voyagé et il a changé de résidence en Espagne d’une manière capricieuse – «caprichosamente», comme dit un écrivain de la Péninsule (Sender 1972: 12). On sait avec certitude qu’il a été mis en prison pour des accusations plus ou moins fondées, et cela plusieurs fois. Il avait l’habitude dangereuse d’ironiser les puissants de son époque et ceux-ci ne le lui pardonnaient guère. Toutes ces données suffisent pour qu’on puisse s’imaginer toute une histoire…

Quant à l’œuvre de Tirso de Molina, les choses ne sont absolument pas plus claires, puisqu’il est impossible d’établir le numéro exact de pièces écrites par cet auteur.

Donc, la naissance de Don Juan est entourée complètement par le mystère, on ne peut pas préciser ni l’an de la composition, ni l’auteur. Les critiques ont dit qu’il ne s’agissait pas du tout d’une des meilleurs pièces du théâtre espagnol, ni même la meilleure pièce de Tirso. Mais *Le Trompeur de Séville* a imposé un personnage qui a connu une extraordinaire célébrité au long des siècles et il la maintiendra jusqu’à la fin du monde. Après *Le Trompeur de Séville*, Don Juan est devenu un mythe éternel et sans frontières. Le mythe connaît un épanouissement extraordinaire tout au long du temps et se prolonge jusqu’au XX-e siècle avec des écrivains comme Molière, Pouchkine, José Zorrilla, Montherlant, Ghelderode.

Le héros a quelques qualités constantes: il est un homme charmant, espagnol, toujours courageux et ne connaît pas la peur, orgueilleux, mensonger, un éternel coureur de femmes qui n’a aucun métier, aucune préoccupation sauf les femmes.

Mais au XX-e siècle on a écrit surtout des parodies. Le public ne croyait plus à la statue du Mort revenu pour rendre justice, ce final ne faisait

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

plus peur aux spectateurs et semblait ridicule. Alors, les auteurs ont inventé un Don Juan comique, vieux et incapable de conquérir une femme.

Don Juan, buena persona (*Don Juan, honnête homme*) est une pièce écrite par les frères Serafín et Joaquín Alvarez Quintero en 1918, dont le héros se marie et supporte une femme ridicule.

Las canas de Don Juan (*Les cheveux blancs de Don Juan*), pièce écrite par Juan Ignacio Luca de Tena en 1925 présente un Don Juan inattendu, c'est-à-dire sentimental et fidèle. Il est repoussé et humilié par les femmes.

Don Juan de Carillana, pièce écrite par Jacinto Grauen 1913, présente aussi un Don Juan que Gladys Crescioni Neggers a raison de considérer ridicule (Crescioni Neggers 1997: 74); il n'a pas d'orgueil ou de dignité, il ne se soucie pas si tout le monde, du maire aux domestiques, commente ses échecs amoureux. Ses valets se permettent même de lui donner des conseils, parque qu'il ne sait plus faire la cour à une femme.

Mais l'auteur qui se moque le plus du héros est peut-être Ramón J. Sender dans sa pièce *Don Juan en la mancebía* (*Don Juan dans la maison close*), écrite en 1971. C'est le Don Juan le plus âgé de toute la littérature et, comme si cela n'était pas suffisant, il va à la maison de tolérance. Dans l'introduction, l'auteur affirme que le scandale poursuit Don Juan même après sa mort. Ce Don Juan n'est pas tué comme d'habitude par la justice divine dont l'instrument est Commandeur, il est tué par un bossu amoureux de sa fille Beatriz. Dans le monde de l'au-delà, donne Inés, que Don Juan a tant aimé dans le drame de José Zorrilla, avoue à Don Juan que leur fille Beatriz est née 11 mois après le départ de Don Juan de Séville et que le vrai père de la fille est don Miguel de Mañara… Rien n'échappe à l'ironie de Ramón J. Sender, ni même l'amour si pur de la novice d'autrefois.

Don Juan vieux apparaît chez Gregorio Martínez Sierra (*Juan de España*, 1921), chez les frères Machado (*Don Juan de Mañara*, 1927), Jacinto Benavente (*Ha llegado Don Juan*, 1952), Henry de Montherlant (*La mort qui fait le trottoir (Don Juan)* 1958). Théophile Gautier dans son poème nous décrit aussi un Don Juan âgé et ridicule.

Dire que reste-t-il de Don Juan à présent est aventureux. Mais Michel Foucault a raison: trois siècles n'ont pas suffi pour effacer son prestige. (Foucault 1976: 54). On a écrit beaucoup de pièces de théâtre et de romans dont le protagoniste est Don Juan jusqu'à la fin du XX-e siècle.

Mais, d'une certaine façon ont raison ceux qui disent que l'ensemble de questions que Don Juan suppose est dépassé depuis longtemps. Séduire une femme n'est plus un délit et la plupart des "crimes" ne semblent plus des choses si graves aux yeux de nos contemporains. Gregorio Marañón annonçait déjà la mort du héros en 1933. Il n'en a pas été le seul, bien d'autres

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

voix avaient proclamé la fin de Don Juan. Mais il existe encore, malgré tout. C'est peut-être parce que Don Juan trouve toujours des règles à transgresser. Le mythe a survécu jusqu'aux nos jours et il a vaincu chaque fois toutes les difficultés. Et maintenant, après avoir traversé le monde et après avoir appris toutes les langues, doit-on croire qu'il va mourir? Il est trop inventif pour échouer si lamentablement. Et s'il ne se débrouille pas tout seul, il y aura toujours une femme prête à donner son âme pour le sauver, en imitant donneInés. On ne peut pas savoir quel aspect et quelle idéologie aura Don Juan pendant notre siècle. Mais il serait trop dangereux de croire qu'on a échappé si facilement à ses embûches.

Montherlant ècrivait: «Don Juan garde l'intérêt qui s'attache au gangster, au torero, au combattant, au partisan revolutionnaire: l'intérêt qu'a tout homme qui sans cesse risque le pire et qui a choisi cela» (Montherlant 1972: 162).

Il n'y a pas de doute que ce n'est pas une époque favorable au mythe. On est arrivé à la fin que Stendhal avait prévu:

> Ce triste drame arrive au dénouement. On voit le don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine; il se donne de l'ennui paisible, ou de l'ennui agité; voilà le seul choix qui lui reste (Stendhal 1993: 251).

Mais ce n'est pas encore tout. Stendhal va encore plus loin:

> Enfin il découvre et s'avoue à soi-même cette fatale vérité; dès lors il est réduit pour toute jouissance à faire sentir son pouvoir, et à faire ouvertement le mal pour le mal. C'est aussi le dernier degré du malheur habituel; aucun poète n'a osé en présenter l'image fidèle; ce tableau ressemblant ferait horreur (Stendhal 1993: 251).

L'écrivain croit cependant que Don Juan trouvera finalement la manière d'échapper à cette lamentable destinée:

«Mais on peut espérer qu'un homme supérieur détournera ses pas de cette route fatale, car il y a une contradiction au fond du caractère de don Juan. Je lui ai supposé beaucoup d'esprit, et beaucoup d'esprit conduit à la découverte de la vertu par le chemin du temple de la gloire» (Stendhal 1993: 251).

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

2. Gabriel Osmonde

Gabriel Osmonde est un pseudonyme utilisé par l'écrivain d'origine russe connu généralement sous le nom d'Andrëi Makine (mais celui-ci n'est pas non plus son vrai nom).

Ce romancier a obtenu en 1995 deux grands prix littéraires, le Goncourt et le Médicis, pour *Le Testament français*. Il est maintenant membre de l'Académie française.

Le Figaro racontait sur un ton un peu sensationnel:

> Il y a dix ans, Gabriel Osmonde publia un roman qui attira l'attention. Manifestement, le livre était celui d'un écrivain chevronné, mais l'auteur refusait de se montrer. Les critiques littéraires, intrigués, lancèrent des hypothèses. Était-ce Pierre-Jean Remy, Michel Déon ou Didier van Cauwelaert qui jouait à cache-cache? On évoqua même le nom de Nancy Huston. Le mystérieux auteur récidiva, publia des romans où il était question de la misère sexuelle contemporaine, de la vanité du jeu social, de chercher l'au-delà ici-bas. Mais il persistait à garder son masque. Gabriel Osmonde vient de publier son quatrième ouvrage. Cette fois, il fallait en avoir le cœur net. Nous avons demandé à le rencontrer. Contre toute attente, il a accepté. Et c'est l'homme que l'on connaît sous le nom d'Andreï Makine qui s'est présenté (Larminat 2011).

Gabriel Osmonde est un écrivain qui aime conserver son mystère, puisqu'on ne trouve presque jamais dans ses livres de traces autobiographiques. Il évoque quand même sa grand-mère, parce que c'est elle qui lui a cultivé le gout pour la langue et la culture française, car il était devenu orphelin quand il était encore un enfant. Ce serait sa grand-mère qu'il évoque à travers du personnage Charlotte de son *Testament français* et Alexandra de son roman *La terre et le ciel de Jacques Dorme*. (Barguillet Hauteloire 2016).

Il a déployé une intense activité littéraire en France, activité qu'Armelle Barguillet Hauteloire résume de cette manière:

> Après cette consécration, Makine, dont on ne sait plus trop s'il faut le considérer comme un écrivain russe d'expression française (selon François Nourrissier) ou comme un écrivain français d'origine russe (il a obtenu la nationalité française un an après le sacre du Goncourt) a acquis une place incontestable dans le milieu littéraire: il a publié de nouveaux romans, a reçu de nouveaux prix littéraires et est traduit en plus de trente langues (Barguillet Hauteloire 2016).

Gabriel Osmonde a proclamé son admiration pour Marcel Proust et pour Guy de Maupassant, et plusieurs critiques l'ont surnommé le «Proust des

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

steppes», mais Armelle Barguillet Hauteloire observe que «son écriture s'apparente davantage à celle du père de *Madame Bovary* de par sa parfaite maîtrise du français classique» (Barguillet Hauteloire 2016).

Tout en se dédoublant, Gabriel Osmonde dit sur lui-même: «Pour lire les romans d'Osmonde, il faut avoir un cœur bien accroché, des nerfs à toute épreuve, une intelligence solide» (Barguillet Hauteloire 2016).

Et il a raison: ses romans exhalent un cynisme amer, très amer. Il a une vision désillusionnée et froide sut la société occidentale actuelle, mais il embrasse le monde d'un regard quand même mélancolique. Son ironie est amère et mélancolique, et cela rend plus doux son message et obligent le lecteur à réfléchir.

Dans *Les 20 000 femmes de la vie d'un homme*, le protagoniste Alexis Taraneau fait un voyage de plaisir sur «un bateau fantôme, un lupanar flottant» (Osmonde 2004: 41) pour oublier sa peine et sa solitude, parce que sa femme vient de le quitter. Sur le bateau, tout semble disposé pour le confort et le bonheur du voyageur: «Rien n'est schématique sur ce bateau. Le bronze massif du bouton et de la veilleuse, des lits et des boiseries «en bouleau de Carélie», comme le précisait le dépliant duvoyage, les tapis touffus sur le sol qui sentent la laine brute, vierge, laissant imaginer une lointaine contrée en Transylvanie» (Osmonde 2004: 12). Mais les soucis du monde extérieur font irruption dans ce paradis: «Tout *ici* a ce parfum et cette lourdeur de l'Europe orientale des années cinquante, le temps des nomenklaturas et des apparatchiks, des gérontes bourruspour qui *ce* bateau avait été construit.

Il a un petit rire chuchoté, tant l'usage actuel du paquebot rebaptisé *Queen of the Baltic* jure avec *ses* attributions initiales. L'autre jour, dans la salle de billard, il a découvert le vrai nom du bateau, gravé sur une petite plaque, à l'un des pieds de la table: *Komintern.»* (Osmonde 2004: 12).

Se moque-t-il l'auteur de l'Europe de l'Est ?

Le héros, en train de jouir pendant son voyage, se félicite: «Bravo! C'est le triomphe de l'homme occidental qui s'achète les femmes de l'ennemi terrassé, de cet Est qui mange la poussière du Mur écroulé…» (Osmonde 2004: 21). On sent que Gabriel Osmonde se sent plus solidaire avec cet Est qu'avec l'Occident. D'ailleurs, plus loin il ironise sans pitié les Parisiens: «La femme sur l'estrade était à peine plus jeune mais son visage, un de ces visages ouverts del'Europe centrale (une Roumaine? une Polonaise?) n'était pas marqué par la crispation des traits typiquement parisienne, due à l'obligation de sourire à un nombre très élevé de salauds» (Osmonde 2004: 23). L'auteur n'hésite pas à avouer clairement sa sympathie pour cette Europe: «la déroute de cette pauvre Europe de l'Est contrainte à exporter ses comédiennes et cantatrices jetées à la rue» (Osmonde 2004: 27).

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

Plus tard, vers la fin du roman, le héros a l'occasion de connaître l'origine de ces femmes, car il reçoit des explications d'une d'elles: «Elles ne sont pas ce que vous croyez. Certaines sont mariées d' ailleurs. Seulement, un voyage comme celui-ci leur permet de faire vivre leur famille pendant six mois, parfois même un an quand nous avons suffisamment depassagers...» (Osmonde 2004: 280).

Mais, quand même, l'auteur rend justice aussi aux Occidentaux et se fait écho de la renommée négative des habitants de l'Est, car le héros pense qu'ils peuvent le tuer pour voler ses biens: «Il imagine quelqu'un monter dans son appartement, au 2, rue de Bellefond, écouler peu à peu les objets de valeur, les meubles. Cela lui semble très plausible et très conforme à la mentalité... Il n'ose pas dire est-européenne, mais pense né an moins que la mafia de l'un de ces pays serait tout à fait capable d'agir ainsi» (Osmonde 2004: 41). Il y a un moment où il se retrouve seul sur le bateau, il avait oublié le programme et il n'avait pas accompagné les autres. Il a peur, ce qu'il voit lui suggère que sur le bateau on commet des crimes, et qu'il sera tué. Il pense que les femmes du bateau sont des intellectuelles et, tout en croyant qu'on va le tuer, il imagine l'histoire d'une de ces femmes:

> Là se situe la force de ces femmes de l'Europe de l'Est: après la chute du Mur elles sont devenues indéchiffrable spour l'Occident. Une jeune prof de philo, venant de Bucarest, monte sur ce bateau, joue la femme-objet de luxe, assiste froidement à la liquidation de quelques hommes de trop, rentre chez elle, s'achète une maison, reprend calmement ses cours sur l'intuitivisme français. Le plus bête, pense Al-Taran, est que j'ai plus d'une fois parlé à mes étudiants de ces mutants est-européens. Oui, des mutants, des clones, des organismes historiquement modifiés. Ils veulent rattraper l'Occident et ils marchentvers nous en enjambant nos cadavres... (Osmonde 2004: 44).

Si Gabriel Osmonde veut ironiser l'Europe de l'Est, il fait de même avec l'Europe de l'Ouest. Il ne considère pas l'une supérieure à l'autre. Il les connaît très bien toutes les deux et, s'il se moque, on sent qu'il le fait avec amertume. Les problèmes de l'une et de l'autre le font souffrir.

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

3. Le mythe de Don Juan dans «*Les 20.000 femmes de la vie d'un homme*» de Gabriel Osmonde

Le héros du roman *Les 20.000 femmes de la vie d'un homme* se définit dès la première page «un quémandeur d'amour...» (Osmonde 2004: 9), même s'il a du mal à choisir ses mots: «Toute ma vie je n'ai été que cela: un homme humilié par la médiocrité de l'amour qu'une femme lui refuse.» La formule est d'une syntaxe incertaine, il le sait. La femme refuse-t-elle 1'amour ou la médiocrité de l' amour? Plus juste serait de dire: «...humilié car obligé de quémander le droit de faire l'amour à cette femme.» Ou mieux: «...quémander son droit à 1'amour.» Non: «à 1'acte charnel», tout simplement. Pourquoi peaufiner ces mots? Malgré leur logique boiteuse, ils disent bien l'homme qu'il est, l'homme qu'il a toujours été, «un quémandeur d'amour...». La concision de la formule lui fait si mal qu'il sourit» (Osmonde 2004: 9).

Il n'y a pas de doute: toute la vie du personnage tourne autour des femmes. Quand il croit sa dernière heure venue, il se redéfinie encore une fois: «Ma vie, pense-t-il en plissant ses paupières, aura été tout bonnement celle d'un chercheur d'amour» (Osmonde 2004: 48).

Pendant son adolescence, Alexis découvre les revues de son père, dans les quelles il a l'occasion de voir et d'observer en détail «des dizaines de femmes qui n'avaient rien à voir avec celles qu'il croisait dans la rue, à 1'école, très différentes de sa mère. Elles étaient nues…» (Osmonde 2004: 51).

Le jeune homme est bouleversé et ravi: «A 1'école, on étudiait Linné, Buffon et Lamarck. Alexis se disait qu'il serait sans doute possible de répertorier également toutes les variétés de corps féminins, d'en établir les classes et les sous-classes. Il se promit de devenir le Buffon de la Femme. La *vie* qui l'attendait serait remplie par ces millions de corps à explorer» (Osmonde 2004: 56).

Il a du mal à cacher ses nouvelles préoccupations: «Les femmes des revues semblaient venir d'une autre planète. II avait onze ans, lisait beaucoup de récits de science-fiction, et pouvoir exiler ces êtres féminins nus dans une galaxie de rêve 1'aida à ne pas se trahir pendant le dîner» (Osmonde 2004: 52).

Les classes se transforment complètement, il n'y comprend rien, parce qu'il s'abandonne à la rêverie: «Ce dernier jour avant les vacances de printemps, il joua au cancre, s'écartant de la studieuse application de la classe, exécuta sur sa calculette des opérations qui, il en était sûr, auraient fait rougir le professeur, cette jeune femme maigrelette, en jean déteint. Se trouver ainsi, en pleine leçon de mathématiques, parfaitement étranger, transporté au milieu de femmes nues, l'enivrait» (Osmonde 2004: 52). Les camarades lui semblent ridicules: «Les nuques de ses camarades paraissaient particulièrement

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

stupides, touchantes par leur ignorance de ce monde mystérieux, charnel, délicieusement obscène qui surgissait derrière les zéros de sa calculette» (Osmonde 2004: 52).

Son désir de posséder des femmes est très fort et Alexis rêve d'en posséder une chaque jour. Il croit qu'il en possédera un nombre incalculable. «Il ne voulait surtout pas que le nombre de ces futures maîtresses fût limité» (Osmonde 2004: 56). Et «Un jour, par pur amusement, il voulut préciser ce nombre incalculable» (Osmonde 2004: 56).

Il se met à calculer le nombre exact des femmes qu'il aura pendant sa vie:

> Chaque jour de sa vie, se disait-il, serait consacré à l'une de ses beautés et comme il avait des millions et des millions de jours à vivre... D'ailleurs, combien de millions au juste? Il nota les trois cent soixante-cinq jours de l'année, décida de les multiplier par soixante, car au-delà de cet âge il imaginait un vieillard courbé et impuissant... L'opération à peine engagée, un petit picotement d'angoisse lui égratigna le coeur. Le résultat pressenti paraissait incroyablement mince: 365 x 60 = 21 900. Vingt et un mille neuf cents... jours! En gros, vingt mille tours. Toute sa vie? (Osmonde 2004: 58).

Il est très déçu. «Vingt mille jours... Vingt mille femmes» (Osmonde 2004: 59). C'est trop pour ses aspirations et pour sa soif d'amour. Mais le nombre n'est pas la seule déception: «Dans une intuition déjà adulte, aiguisée par la douleur, il dut s'avouer que les femmes merveilleusement nues *et* charnelles qui s'offraient avec docilité sur les pages des revues n'étaient vrais emblablement pas aussi accessibles dans la vie réelle» (Osmonde 2004: 60).

Cette découverte le rend presque adulte et le fait comprendre la fragilité de la vie et même se souvenir de ce qu'il avait appris pendant les classes:

> Depuis cette matinée de printemps, il n'eut jamais une idée aussi claire et poignante de ce que les poètes étudiés en classe appelaient «brièveté de la vie», «fugacité des êtres», *o temps suspends ton vol!* Plus que tousles *memento mori* et *vanitas vanitatum* c'est son existence mesurée en femmes qui le taraudait d'angoisse. Les squelettes des danses macabres, les crânes des allégories n'étaient rien à côté de cette pensée simple: quelques milliers de femmes, si peu! dans cette vie qu'il avait crue infinie (Osmonde 2004: 61).

Cela le fait entre voir le caractère tragique de la condition humaine: «Tout au long des mois et des années qui suivirent, Alexis Taraneau fit plusieurs tentatives, mentales plus que physiques, pour contredire l'évidence

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

d'une vie réduite à une mince somme de jours-femmes. Il chercha dans les livres des exemples de performances sexuelles hors normes, des exploits quantitatifs qui auraient pu élargir les limites tragiques de notre condition charnelle» (Osmonde 2004: 63).

Son désappointement est si grand, qu'il évite les jeunes de son âge, il n'a pas d'amis:

> Un jour, il lut dans une biographie que Pierre Louys avait aimé deux mille femmes. Avant, ce nombre l'aurait certainement enthousiasmé. A présent, ce harem-là lui paraissait piteux. Deux mille maîtresses alors que des millions et des millions de corps étaient à prendre surcette terre! Et lorsqu'il vit celle que Louys préférait auxautres, cette petite femme maigrichonne, aux yeux noirs de hamster mélancolique, il ressentit une profonde pitiépour l'écrivain. Mieux valait mourir vierge que d'accepter une telle médiocrité. Tout ou rien. Son maximalisme juvénile l écarta des adolescents de son âge (Osmonde 2004: 64).

Il regarde ses camarades et il comprend les attitudes de l'homme envers la femme:

> L'homme tout au long de sa vie était condamné à se débattre entre les trois attitudes érotiques qu'on pouvait détecter déjà chez les adolescents. L'expérience amoureuse n'y changeait rien. Suivant la singularité de la femme aimée ou l'absence de femme, l'homme redevenait tantôt le jeune obsédé exsudant *des* désirs troubles, tantôt un veau qui somnolait dans son enclos conjugal ou alors un idéaliste jouant au chat et à la souris avec la chair. Souvent d'ailleurs l'homme était tout cela à la fois,vis-à-vis d'une seule femme (Osmonde 2004: 66).

On voit que la seule préoccupation d'Alexis Taraneau sont les femmes, dès son adolescence. Il ne pense qu'aux femmes (et il le fait d'une manière superficielle et frivole, les sentiments n'ont rien à voir avec cette préoccupation), il ne vit que pour les femmes. C'est à cause de cela qu'il promet de devenir un Don Juan. D'ailleurs, il est fasciné par Don Juan, il lit des livres dont le héros ressemble à Don Juan et rêve de l'imiter:

> Il relit, pour la cinquième ou la sixième fois, le livre de Théo Godb, ce bref roman des années vingt, *Fauve*, qu'il a trouvé chez un bouquiniste de la rue Saint-Jacques. Le héros, mélange de chevalier errant et de Don Juan, pénètre dans une cathédrale ou un mariage est célébré avec une solennité pompeuse de nouveaux riches. Derrière une

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

> colonne, il voit une femme, belle et distante, une des parentes des mariés, s'approche d'elle, lui serre légèrement le bras que la femme retire, indignée mais muette de peur d'attirer l'attention. Il renouvelle son geste et un combat silencieux, entravé par la crainte du scandale s'engage. […]. Le prêtre parle, tous les regards convergent vers les fiancés figés devant l'autel tandis que, derrière cette colonne, dans un recoin d'ombre, *la corde se relâche.* La femme ferme les yeux, renverse la tête, abandonnant son corps à celui qui *a débuté son assaut comme un violeur et le termine comme le plus tendre des amants.* Elle jouit aumoment ou les fiancés répondent au prêtre... (Osmonde 2004: 79-80).

Le titre du chapitre suivant est très suggestif: «*L'évanouissement ou Le mariage comme crime contre Dieu*» (Osmonde 2004: 69). Le héros, à ses dix-sept ans, assiste à un mariage: celui de son cousin. La mariée ne lui plaît pas: «…très mince, avait des coudes anguleux, tout comme les genoux qui, quand elle s'asseyait, pointaient sous l'écume de la robe. Aucun relief ne se laissait deviner à l' endroit des seins, le corps lui-même semblai tréduit à quelques lignes. «Un phasme femelle», pensa Alexis, imaginant cet insecte filiforme et desséché» (Osmonde 2004: 71).

Ce mariage le marque pour toujours et l'obsède pendant toute sa vie. Il considère le mariage prosaïque et dégoutant. Il se promet de ne jamais ressembler à son cousin.

Le chapitre suivant s'appelle «*Du côté de chez les amants*», tout en faisant une allusion claire à Marcel Proust. À ses vingt-deux ans, Alexis se souvient de ses calculs d'adolescent et cela le comble d'amertume et lui donne pour la première fois l'impression d'avoir échoué: «Vingt mille jours à vivre. Vingt mille femmes à aimer...» Cet écho venu de son adolescence fait mal. Mesurer ainsi sa vie semble naïf et... terriblement juste. Sauf qu'à présent, il lui reste beaucoup moins de vingt mille jours. Quant aux femmes...» (Osmonde 2004: 82).

Il commence à fréquenter des prostituées, mais sa première visite chez une de ces femmes est une «petite catastrophe» (Osmonde 2004: 96). Il se marie, sans trop savoir pourquoi; plus tard, il se demande: «Aimait-il vraiment Christelle, était-il tombé amoureux? Ou pensait-il tout simplement au confort charnel quotidien qu'offrait le corps d'une épouse face à la précarité sexuelle d'une vie célibataire? Instinct paternel? Envie de se ranger?» (Osmonde 2004: 99). Vingt ans après, il ne peut pas s'empêcher d'évoquer les faits:

> En réalité, tout s'est passé avec beaucoup plus d'inconscience et de hasard. Une fête de fin d'études, aux Langues 0, la cadence lente

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

> de la musique parfaitement accordée (chose rare!) à son degré d'ivresse, à l'odeur de la pluie tiède, nocturne, à la légèreté agréablement bête que le slow berce en lui. Ce doux abêtissement l'aide à ne pas remarquer que la jeune femme qu'il enlace est très différente de celles dont les corps extrêmes le fascinent depuis son adolescence […]. Il veut surtout prévenir tout éveil de sa lucidité, il est si bien dans cette somnolence rythmée. La jeune femme se laisse caresser, son haleine sent l'alcool ambré, toutes les alarmes de sa pudeur semblent débranchées. Les pensées qui viennent sont plus des visions que des pensées: ce corps féminin, il pourrait en disposer à vie, s'ils se mariaient. Et pourquoi pas? (Osmonde 2004: 100).

À différence de Don Juan, à ce moment-là il a un fort instinct paternel (instinct qui s'effacera avec le temps): «Et sans doute auraient-ils des enfants. Un enfant, cette petite horloge toute douce qui compterait un temps renouvelé, ensoleillé, ensommeillé, un peu comme les flux et les reflux de cette musique. Un temps où tout serait prévu par la routine du bonheur» (Osmonde 2004: 100).

Cette rêverie l'enivre et il ne réussit pas à s'en détacher: «Il réussira à ne pas se réveiller pendant un peu plus de vingt ans. Même le jour de son mariage, il a l'impression de dormir. Un sourire flou aux lèvres, il ne voit pas que la cérémonie ressemble beaucoup au mariage de son cousin Antoine Perret-Schultz. Et que sa future épouse n'est pas sans rappeler la fiancée-phasme, et que les invités disent à peuprès ce qui se disait il y a sept ans. Il sommeille délicieusement et tout lui paraît unique et réservé strictement à lui» (Osmonde 2004: 101). Pendant vingt ans, «l'adolescent qui comptait les vingt mille jours de l'existence humaine et les convertissait en femmes aimées n'est plus là pour le déranger» (Osmonde 2004: 103). Il est heureux, il est content avec son existence de homme comme il faut. Après cette période, il et sa femme traversent une crise de couple, mais tout a l'air de s'arranger. Quand Alexis Taraneau croit que tout va bien, sa femme reçoit un coup de fil d'un homme et elle avoue à son curieux mari: «C'était mon amant. Et elle ajoute aussitôt: C'était l'homme que j'aime» (Osmonde 2004: 125).

L'époque du mariage éloigne le héros de la figure de Don Juan. Don Juan ne se marie d'habitude, mais il y a quand même des pièces où il le fait: dans la pièce de Molière, par exemple, il a une épouse très fidèle et très vertueuse, qui l'aime, elle s'appelle Elvire.

Vingt ans après, la femme quitte Alexis Taraneau, et cela le rend ridicule. Il est seul, il passe le réveillon avec sa mère et celle-là l'assure que son cousin a été aussi trompé par sa femme. Et Alexis Taraneau pense: «L'amour maternel […] trouve des remèdes étonnants. Pour me consoler,

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

maman serait prête à raconter que tous les maris sont cocus et abandonnés, que c'est là l'état normal d'un mari et qu'elle-même trompait mon père...» (Osmonde 2004: 141).

Maintenant, Alexis Taraneau ressemble à un Don Juan vieilli du XXe siècle. Il est envahi par l'amertume, il est vraiment déprimé. Il a du mal à supporter sa nouvelle solitude. Il rentre à Paris: «A Paris, il fait ce qu'il n'a encore jamais fait: arrivé à la gare Montparnasse (seize heures quarante-cinq, un début de crépuscule humide et tiède, l'ambiance glauquede l'après-fête), il va en métro jusqu'aux Halles, puis remonte la rue Saint-Denis, avec l'intention de faire l'amour le plus vite possible. II sait exactement quel type de femme il cherchera» (Osmonde 2004: 142). Il a quelques aventures avec des prostituées, mais cela ne fait qu'accentuer sa tristesse. Le héros rencontre son fils et pendant le repas avec celui-ci et sa jeune fiancée, il se sent désolé: «Alexis selève, le regard toujours baissé, bredouille:

> «Je reviens», se sauve dans les toilettes. Et là, les larmes éclatent avec une telle abondance qu'en aveugle, il tâtonne à la recherche du sèche-mains, l'allume pourqu'on n'entende pas ses sanglots dans la salle. Courbéau-dessus du robinet, i1 s'ébroue, se mouche, gémit, tousse, et en levant le visage voit un large masque encaoutchouc rose, étiré de toute part» (Osmonde 2004: 142).

Un homme en train de pleurer n'est guère habituel dans la littérature moderne, cela rappelle Charlemagne en train de pleurer la mort de son ami Roland. Gabriel Osmonde veut sans doute transformer son protagoniste en un anti-héros. Plus tard, Alexis Taraneau pense au suicide: «Pour un professeur de lettres, divorcé et n'ayant pas de compagne, la deuxième moitié du mois de janvier est une période éprouvante, potentiellement suicidaire» (Osmonde 2004: 164).

Il ne reste plus rien de l'adolescent qui rêvait aux femmes et espérait en avoir deux mille: «Se tuer? Il s'épie. Non, aucune émotion. D'ailleurs de cette vie il reste si peu de chose» (Osmonde 2004: 167).

Il n'est plus capable de contrôler ses émotions, il a du mal à se maîtriser. Il espère une petite aventure avec une étudiante, mais la fille est fiancée et Alexis Taraneau est triste: «C'est grace au «bonjour» étrangement fuyant d'un collègue qu'il revient vraiment à lui et se rend compte que son visage est mouillé de larmes» (Osmonde 2004: 207).

Il a quelques rencontres sporadiques avec des prostituées, après quoi il part en Bosnie, à cause d'un «réveil de conscience […] plutôt rhétorique» (Osmonde 2004: 212). Mais rien ne lui apporte la paix de l'âme. Il ne sent aucune satisfaction pour lutter là-bas: «Il comprend de moins en moins la

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

logique de la guerre. En juillet, tout était limpide: des barbares serbes qui martyrisent les populations musulmanes désarmées. Maintenant, il voit que le conflit est bien plus embrouillé, que les hostilités se jouent tantôt comme le choc des civilisations dont parlent les journalistes, tantôt comme des bisbilles de voisinage autourd'un lopin de terre» (Osmonde 2004: 219).

Pendant quelques semaines, il a une aventure avec une femme connue là-bas, mais à la fin chacun reprend sa route:

> Ils redeviennent ce qu'ils sont véritablement: deux êtres rongés par la solitude dans leur pays riche et qui sont venus dans un pays pauvre dévasté par la guerre enespérant ne plus être seuls, trouver une âme soeur ou, tout simplement, pour «baiser» comme disent ces livres où ils avaient cherché en vain l'issue de leur malédiction (Osmonde 2004: 219).

Il est loin d'avoir le proverbial courage de Don Juan et son désir d'affronter d'autres hommes. Il finit lamentablement par regretter son lit propre et la possibilité de prendre un bon bain. Il retrouve cela pendant le voyage de retour en France, car il fait une escale. Le confort fait taire la conscience d'Alexis Taraneau, il a l'air de se réconcilier avec sa condition d'Européen occidental:

> Qu'ils crèvent tous ces pays qui ne savent pas vivre, qu'ils aillent au diable avec leurs guerres, leurs famines, leurs épurations ethniques! Pendant quelques minutes il plane dans une agréable indifférence d'home civilisé face aux souffrances de barbares infantiles. Il ne trouve rien d'indécent dans cette jouissance. La température de l'eau se règle avec une souplesse caressante. Puis, sa pensée s'aiguise, se retourne contre lui-même (l' eau a perdu la fraîcheur du premier plongeon). I1 reconnait que le monde occidental est tellement le meilleur des mondes possibles qu'un petit maître de conférences parisien peut se permettre une balade humanitaire, histoire depimenter la routine de sa vie, un bref safari parmi les peuples de la préhistoire, avec une bonne petite guerre proposée enoption... (Osmonde 2004: 221).

À Paris il se rend compte que son absence avait été à peine remarquée et cela le fait philosopher une fois de plus sur la fragilité de la condition humaine:

> Son absence aurait pu passer inaperçue, durer encore plusieurs mois sans conséquences majeures, peut-être même s'éterniser. Les

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

> messages seraient devenus de plus en plus espacés, les cartes se seraient faites purement accidentelles, les factures de rappel auraient provoqué la coupure de l'électricité, et puis plus rien. On l'aurait oublié. Le plus surprenant paradoxe de l'existence est la facilité avec laquelle les eaux se referment sur l'homme disparu (Osmonde 2004: 223).

Ni même le vin l'aide à se sentir mieux; l'alcool le fait presque pleurer. Il pense de nouveau au suicide: «Il revient, boit une longue rasade au goulot, se sent tout à fait prêt à s'inciser la carotide avec un couteau de chasse qu'il a acheté spécialement dans une armurerie […]. Une carotide tranchée est moins laide que le cou étranglé et l'opération est plus rapide, pas de préparatifs ridicules… (Osmonde 2004: 224).

Finalement, il décide de partir: «Il quitte Paris deux jours plus tard, sous une pluie glaciale, dans la première grisaille d'automne. Les visages sont lugubres, les rues mornes, les entrées d'immeuble ressemblent aux bouches noires des cloaques. Il a la sensation d'un départ sans retour. (Osmonde 2004: 227). Quelques aventures avec des prostituées ne le rendent pas heureux. L'amertume l'envahit de plus en plus. Il doit apprendre à «réapprivoiser la tristesse» (Osmonde 2004: 233).

Il pense toujours à se suicider, il achète même la corde pour se pendre. Il va encore plus loin: «Il commence les préparatifs calmement, vérifie dans la salle de bains la solidité du tuyau auquel il accrochera la corde, jette un dernier regard dans le salon. Aucun tremblement intérieur, aucun doute» (Osmonde 2004: 250). Mais il trouve un dépliant avec la promesse d'un voyage de plaisir et se décide à oublier son nom (Don Juan aussi dit qu'il est «un homme sans nom» dans une des premières scènes du *Trompeur de Séville*) et à monter «à bord d'un étrange paquebot appelé *Queen of the Baltic*» (Osmonde 2004: 259). Ce voyage semble le réconcilier avec soi-même: «Non, il n'a plus peur de ne pas connaître vingt mille femmes durant les vingt mille jours de sa vie. Le voyagea effacé cette angoisse. Il a vécu plus de situations amoureuses qu'aucun séducteur n'aurait pu imaginer. Bien plus qu'il n'aurait imaginé lui-même. Le nombre à partir du quel on pourrait parler d'infini. La variété au-delà de laquelle commence la répétition» (Osmonde 2004: 261). Mais le bateau «est en fait un bordel flottant pour les hommes qui peuvent se payer le voyage (Osmonde 2004: 290).

Alexis Taraneau est professeur, il est lucide et il analyse froidement son obsession, tout en la liant à la société: «…il croit enfin comprendre la cause de son obsessionnelle dépendance vis-à-vis des femmes. D'autres hommes convertissent leur désir sexuel en carrière professionnelle, en puissance politique, en célébrité, en argent. La société ne sombre pas en bacchanale permanente grâce à ces dérivatifs, à ces synonymes du désir, à ces

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

substituts de la concupiscence» (Osmonde 2004: 233). Il se souvient, bien sûr, de l'erreur qu'il a fait pendant son adolescence: il a mesuré la vie selon les femmes auxquelles il allait faire l'amour et a transformé cela en une philosophie de vie et une métaphysique à lui:

> Lui, tout jeune, a eu le malheur de faire ce décompte: multiplier le nombre de jours de sa vie par le nombre de corps féminins à posséder. La femme est devenue l'unité de mesure pour l'inacceptable brièveté de l'existence. Elles' est mise à mesurer la vie, la mort, 1'effroi devant la fuite des jours, la crampe inavouable aux premiers signes devieillissement et tout l'attirail des pensées angoissées et macabres qu'on chasse en jouant les braves et qui reviennent, stupides, imparables.
>
> Le hasard a voulu que cette conversion du sexe en autre chose se fasse, chez lui, par l'intermédiaire de la métaphysique (Osmonde 2004: 234).

Il ne pense jamais à son travail, son travail n'existe pas pour Alexis Taraneau, malgré sa carrière qui semble brillante: «…il donnait des cours, notait les étudiants, leur faisait passer des examens, tout cela dans une répétition machinale et hypnotique de gestes et de paroles, identiques d'une année à 1'autre. Penser à Mona Garcia, à sa bouche, à ses seins, imaginer le scénario de leur première rencontre charnelle importait infiniment plus que toutes ses conférences sur le néoromantisme dans les littératures de l'Europe orientale. Non, i1 ne travaillait pas. Il cherchait l'amour» (Osmonde 2004: 244). C'est un autre détail qui l'approche de Don Juan. L'espagnol n'a jamais un métier, il n'a d'autre préoccupation que les femmes.

On peut affirmer sans peur de nous tromper que le héros de Gabriel Osmonde doit beaucoup au mythe de Don Juan. Alexis Taraneau est un parfait Don Juan du XX-e siècle. Il n'est plus jeune, il est ridicule, il n'arrive pas à conquérir aucune femme. Il est un «un grand handicapé des sentiments» (Osmonde 2004: 241), ou «un quémandeur d'amour...» (Osmonde 2004: 9), un homme qui mesure son existence selon les femmes qu'il aimerait posséder (mais il n'en possède presque aucune).

Bibliographie

Alborg, Juan Luis. 1993. *Historia de la literatura española*. Tomo II. Madrid: Editorial Gredos.

Barthes, Roland. 1957. *Mythologies*. Paris: Éditions du Seuil.

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)

Crescioni Neggers, Gladys. 1997. *Don Juan (Hoy)*. Madrid: Ediciones Turner.

Díaz-Plaja, Fernando. 2000. *El «Don Juan» español*. Madrid: Ediciones Encuentro.

Ebersole, Alva V. 1980. *Disquisiciones sobre «El Burlador de Sevilla» de Tirso de Molina*. Salamanca: Ediciones Almar.

Foucault, Michel. 1976. *La Volonté de savoir*. Paris: Gallimard.

Gendarme de Bévotte, Georges. 1993. *La Légende de Don Juan, son évolution dans la littérature des origines au romantisme*. Genève: Slatkine Reprints.

Márquez Villanueva, Francisco. 1996. *Orígenes y elaboración de «El Burlador de Sevilla»*. Salamanca: Ediciones Universidad de Salamanca.

Molina, Tirso de. 1992. *El Burlador de Sevilla*. Madrid: Cátedra, Letras Hispánicas.

Montherlant, Henry de. 1972. *La mort qui fait le trottoir (Don Juan)*. *Notes*. Paris: Gallimard.

Osmonde, Gabriel. 2004. *Les 20 000 femmes de la vied'unhomme*. Paris: Albin Michel.

Rodríguez López-Vázquez, Alfredo. 1992. *Introducción*, in Molina, Tirso de. 1992. *El Burlador de Sevilla*. Madrid: Cátedra, Letras Hispánicas.

Rousset, Jean. 1978. *Le mythe de Don Juan*. Paris: Librairie Armand Colin.

Saenz-Alonso, Mercedes. 1969. *Don Juan y el donjuanismo*. Madrid: Ediciones Guadarrama.

Sender, Ramón J. 1972. *Don Juan en la mancebía*. Barcelona: Ediciones Destino.

Sola-Solé, Josep M. 1968. *Dos notas sobre la génesis del tema de Don Juan*. *Revista de Estudios Hispánicos* 2: 138-141.

Stendhal. 1993. *De l'Amour*, Bucureşti: Prietenii cărţii.

Barguillet Hauteloire, Armelle. 2016. *Andreï Makine ou l'héritage accablant*. *AgoraVox*. 04.03.2016. http://www.agoravox.fr/culture-loisirs/culture/article/andrei-makine-ou-l-heritage-178442.

Larminat, Astrid de. 2011. *Osmonde sort de l'ombre*. *Le figaro*. 30.03.2011. http://www.lefigaro.fr/livres/2011/03/30/03005-20110330ARTFIG00656-osmonde-sort-de-l-ombre.php.

BDD-V3088 © 2017 Editura Universitaria
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-18 20:52:13 UTC)